Ami du Clergé du 3-10 juin 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le mot du Pasteur. — XXXIII. 5e *Dim. après la Pentecôte :* Que faire le dimanche ? *(suite)*, 273.
Pour une Première Messe. — I. Le prêtre ambassadeur du Christ, 274. — II. Grandeur et nécessité du sacerdoce, 277. — III. Le prêtre consacre et absout, 280.
Pour une Adoration perpétuelle. — IV. La réparation, consolation du Sacré-Cœur, 281.
Pour une Visite épiscopale. — Rapport du curé dans une annexe, 283. — Souhaits de bienvenue du maire, 284.
Les personnages évangéliques. — CV. Les sentinelles du tombeau, 284. — CVI. Les anges de la Résurrection, 286.

LE MOT DU PASTEUR

XXXIII

5e Dimanche après la Pentecôte

QUE FAIRE LE DIMANCHE ? *(suite)*

Mes frères,

Le dimanche, nous pouvons nous instruire, nous récréer ; mais cela est insuffisant. Ce jour-là, nous avons surtout à nous sanctifier : « *Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement.* »

De vrai, le repos, simple abstention des œuvres défendues, n'honore pas Dieu. Pour garder ce précepte, le repos doit devenir un acte religieux.

Dès lors, chaque dimanche et chaque fête d'obligation, sachez faire trêve à vos travaux habituels afin de vaquer à la grande et douce obligation de la sanctification de votre âme par l'assistance à la messe.

M. f., je vous convie à porter vos yeux sur cette image vivante du drame de la Croix, toute animée de la présence divine : la messe. Demandons-nous : 1° Qu'est-ce que la messe ? 2° Quelle est l'importance de la messe ?

I. — *Qu'est-ce que la messe ?*

La messe est le sacrifice de Jésus-Christ offert à Dieu sous les espèces du pain et du vin.

M. f., l'homme a besoin de monter vers Dieu ; ce besoin, il le satisfait par le sacrifice, qui est l'expression la plus parfaite du culte rendu à Dieu par sa créature. « C'est une loi naturelle, déclare S. Thomas d'Aquin, d'offrir des sacrifices à Dieu ; l'homme s'y sent porté de lui-même, sans commandement exprès et sans inspiration particulière. » Non seulement les vrais croyants ont offert des sacrifices à Dieu, les païens eux-mêmes l'ont fait pour leurs idoles.

Sous sa forme essentielle et universelle, le sacrifice est un don à Dieu pour l'honorer comme le maître absolu de tout.

Dans le sacrifice, l'homme met à part quelque portion de ce qui lui appartient, des fruits, des créatures vivantes ; il les présente, les consacre, les immole afin de proclamer hautement le souverain domaine de Dieu et la dépendance de l'homme. Après avoir ainsi séparé des autres créatures cette part de ses biens, il s'en nourrit pour s'unir à la divinité en s'unissant à ce qui est devenu consacré, immolé pour elle.

Dès l'instant que le sacrifice est le principal de tout culte, il s'ensuit que la religion chrétienne doit avoir le sien. C'est pourquoi le Fils de Dieu voulant nous sauver et nous obtenir le pardon de nos péchés, se présente à son Père : « Les holocaustes ne vous sont pas agréables... Voici que je viens pour faire votre volonté. » (Héb., x). Ce sacrifice d'obéissance, il le consomme au Calvaire sur la croix. Or une telle immolation avait trop de valeur pour n'avoir pas de lendemain ; elle ne pouvait pas être un événement passager dans l'histoire du monde, un acte terminé, emporté par le temps et qui devait rentrer dans le passé. Une telle immolation avait trop de prix aux yeux de Dieu pour que la bonté de notre divin Rédempteur ne la renouvelât pas. De fait, « N.-S. Jésus-Christ, qui s'est offert une fois sur l'autel de la croix pour opérer la rédemption du monde, a laissé à son Eglise un sacrifice visible, par lequel ce sacrifice sanglant, qui ne devait avoir lieu qu'une fois, serait à travers les temps représenté, rappelé, appliqué. » (Conc. de Trente, sess. XXII, ch. 1).

Dans ce but, le Jeudi Saint, veille de sa mort, le Sauveur change du pain en son corps et du vin en son sang, et il confère à ses apôtres et, en leur personne, à leurs successeurs, le pouvoir d'opérer le même prodige. « Faites ceci en mémoire de moi. »

En vertu de ce pouvoir, des milliers de prêtres gravissent chaque jour les marches de l'autel ; comme Jésus-Christ, ils changent du pain en son corps et du vin en son sang. Cette action qu'ils accomplissent s'appelle *la messe*. Ce mot signifie « renvoi », soit parce qu'on peut la regarder comme l'envoi des prières et des offrandes que le peuple fait à Dieu par le ministère des prêtres, soit parce que, dans les premiers siècles, on renvoyait de l'assemblée, avant l'offrande, ceux qui, n'étant pas encore baptisés, n'avaient pas le droit d'assister au sacrifice.

Et la messe prolonge vraiment sous les espèces du pain et du vin le sacrifice de la Croix ; et parce que la messe est célébrée chaque jour, c'est chaque jour le Vendredi Saint, chaque jour le Calvaire est érigé sur l'autel.

En effet : c'est le même prêtre. Certes, le vrai prêtre ce n'est pas celui que l'on voit : « celui-là ne fait que prêter ses mains et ses lèvres à Notre-Seigneur. » (S. Jean Chrysostome). Le vrai prêtre, c'est Notre-Seigneur ; le ministre ne dit pas : « Ceci est le corps de Jésus-Christ », mais : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Il s'identifie à Jésus-Christ. — C'est la même victime. Quelle victime Notre-Seigneur avait-il dans ses mains lorsqu'il célébra la première de toutes les messes? Ecoutez, m. f. : « Ceci est mon corps qui sera livré... Ceci est mon sang qui sera répandu pour vous. » Il tenait en ses mains la victime qu'il devait immoler le lendemain sur la croix, et c'est cette victime qu'il ordonne aux Apôtres de sacrifier : « Faites ceci en mémoire de moi. » — C'est la même immolation. Jésus-Christ est aussi réellement immolé que sur le Calvaire ; seulement il s'offre à Dieu son Père sans effusion de sang, sous les espèces du pain

et du vin ; aucune goutte de sang ne coule, puisque le Christ ressuscité ne meurt plus ; l'immolation se réalise d'une manière spirituelle.

Comprise de la sorte, la messe apparaît comme le grand moyen de communication entre le ciel et la terre et revêt, en conséquence, une importance infiniment supérieure à toute autre. « Qu'y a-t-il de meilleur, qu'y a-t-il de plus beau que le froment des élus et le vin qui produit les vierges ? » (Zach., IX, 17).

II. — *Quelle est l'importance de la messe ?*

Au vrai, de tout temps, la messe a été exaltée par-dessus toutes choses. « Aucune offrande n'est plus grande, aucune n'est plus utile, aucune n'est plus agréable aux yeux de la divine Majesté. » (S. Laurent Justinien). « Nous sommes obligés de reconnaître, proclame le Concile de Trente, résumant la doctrine de l'Eglise infaillible, qu'entre toutes les œuvres que les fidèles peuvent accomplir, il n'en est pas d'aussi sainte, ni d'aussi divine, que ce redoutable mystère. » A la suite de cet écho de la tradition, on a continué à voir dans la messe le centre et le foyer de la religion. « Le très saint sacrifice est, entre les exercices de la religion, déclare S. François de Sales, ce que le soleil est entre les astres ; car il est véritablement l'âme de la piété et le centre auquel tous les mystères et toutes les lois de la religion chrétienne se rapportent. C'est le mystère ineffable de la divine charité, par laquelle Jésus-Christ se donne réellement à nous et nous comble de ses grâces d'une manière également aimable et magnifique. » — « Il n'y a rien de plus grand dans l'univers, s'écrie Bossuet, que Jésus-Christ et il n'y a rien de plus grand en Jésus-Christ que son sacrifice. » — On lit dans le *Bulletin religieux* de Bayonne, mai 1915, cet extrait d'une lettre d'un soldat : « Je suis allé à l'église de... et là, devant le tabernacle, j'ai prié et pleuré. Ah ! autrefois, il m'est arrivé de trouver longues des stations à l'église. J'éprouve maintenant du plaisir à me trouver auprès de ce Bon Dieu, mon ami, le même que celui de mon église, le même que mes parents reçoivent dans leur cœur et qui me permet ainsi, malgré l'éloignement, de me rapprocher de ceux que j'aime. Pour nous catholiques, ce n'est plus une vie s'il n'y a pas de messe. »

Or, m. f., d'où la messe tire-t-elle cette importance ?

D'abord de la dignité du sacrificateur. Ce sacrificateur c'est Jésus-Christ, pontife saint, tout-puissant, immortel. Les prêtres qui célèbrent la sainte messe ne sont que ses représentants ; c'est Jésus-Christ qui agit et parle par eux.

Ensuite, de la valeur de la victime. Quel est celui qui glorifie à la messe ? Notre-Seigneur, Dieu comme son Père. C'est pourquoi en toute vérité S. Laurent Justinien a pu dire : « Il est certain que Dieu ne saurait être mieux loué que par le sacrifice de la messe, institué dans ce but par le Sauveur. »

Enfin, des admirables effets que la messe produit. Elle est un réservoir inépuisable de grâces. Un peintre français, Lebrun, a traduit dans un admirable tableau cette réalité. Au milieu, il a placé un autel où un prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux, élève la sainte Hostie. Au-dessus de l'autel, le ciel s'entr'ouvre et l'on voit autour de la Trinité sainte les phalanges des élus prosternés. Aux côtés de l'autel sont rangés les bataillons de l'Eglise militante. Au-dessous se creusent les gouffres du purgatoire. Dans ces trois royaumes, le calice et l'hostie portent, en abondance, ou les hommages ou les consolations ou les espérances.

* *

Puissiez-vous bien comprendre, m. f., ce qu'est la messe, et son importance, et vous presser nombreux, le dimanche, au pied de l'autel. Sanctifiez le dimanche par l'assistance à la messe, pour sanctifier votre âme. Donnez au Sacré-Cœur ce témoignage de sympathie. « J'ai aimé les hommes jusqu'à l'excès, vous fait-il dire par sainte Marguerite-Marie, mais d'eux je ne reçois qu'ingratitude. Ils n'ont que des froideurs et des rebuts pour tous mes empressements à leur faire du bien... Cela m'est beaucoup plus sensible que tout ce que j'ai souffert dans ma Passion. S'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai souffert pour eux. » (Mgr Gauthey, *Vie et Œuvres*, t. II, p. 72 et 103).

M. f., le Vendredi Saint, à la mort du Christ, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombes s'ouvrirent, le voile du temple se déchira, la nuit s'étendit sur Jérusalem. Ne revivons-nous pas la même angoisse au temps où le Christ n'est plus servi, même le dimanche ! C'est l'heure de se sanctifier par l'assistance à la messe, comme les fidèles du Vendredi Saint présents au sacrifice rédempteur ; sinon, le jour de la Résurrection aurait peine à luire.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

I

LE PRÊTRE AMBASSADEUR DU CHRIST [1]

Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.
Nous sommes les ambassadeurs du Christ et Dieu, de quelque façon, parle par nos lèvres. (II Cor., v, 20).

Mon cher ami, Confrères vénérés, Mes frères,

Dieu, nous dit l'Apôtre, était dans le Christ, et, par Jésus, opérait avec Lui-même la réconciliation du monde. Lavés dans le sang divin de son Fils, immolé suivant l'humaine nature, nos péchés n'apparaissaient plus à ses yeux.

Le message de réconciliation apporté à la terre par Jésus, Dieu nous l'a confié pareillement. Nous sommes donc auprès de vous les ambassadeurs du Christ, et Dieu parle de quelque façon par nos lèvres, comme il le faisait par la bouche de son Fils bien-aimé : *Pro Christo legatione fungimur...*

Entre le dépositaire d'une autorité et celui qui le représente il y a prolongement moral de la personnalité ; l'ambassadeur ne fait qu'un avec son souverain. Légat du Christ, le prêtre doit de quelque manière s'identifier avec Jésus : *Sacerdos alter Christus.* Le prêtre prolongement du Christ, Jésus se survivant dans son prêtre : pensée fondamentale qui me semble tout résumer, tout expliquer : la nature vraie du sacerdoce et ses bienfaits, les obligations qu'il crée en ceux qui en sont honorés et chez ceux qui bénéficient de son action. Ne soyez donc pas surpris que j'en fasse le thème fondamental de cette

[1] Sermon prononcé dans l'église de H. le 3 mars 1930.

allocution et que je rattache mes paroles au texte de S. Paul : *Pro Christo legatione fungimur...*

Le Christ a communiqué sa mission à ses Apôtres et, dans leur personne, à tous ses prêtres ; ils en sont les héritiers, les continuateurs de son action. Or Jésus, fils de Dieu et fils de la Vierge, devait être, essentiellement et par nature, médiateur entre la terre et le ciel. Fils de l'Homme, il s'est fait, au nom de ses frères, près de Dieu, adorateur, pénitent, intercesseur. Fils de Dieu, il nous a révélé le Père céleste, nous a fait connaître comment on doit l'aimer et le servir ; il nous a communiqué la vie de la grâce, principe de l'adoption divine et de l'éternelle vision. — Ainsi le prêtre, autre Christ, doit lui aussi être médiateur, l'homme de Dieu et l'homme de ses frères. Il doit présenter au Très-Haut les hommages et les supplications de la terre ; il doit dispenser aux hommes la doctrine, les faveurs et les grâces du Seigneur. Par ce double aspect de sa mission il continue éminemment l'œuvre de réconciliation dont la parole, suivant le mot de l'Apôtre, a été mise sur ses lèvres en tant qu'ambassadeur du Christ.

Ce sont ces pensées, m. f., que je voudrais méditer avec vous, en vue d'aviver votre respect religieux à l'endroit du sacerdoce chrétien et d'affermir votre résolution de mettre à profit sa bienfaisante action, celle aussi de concourir à son recrutement.

Mais était-il besoin qu'une voix s'élevât en ce jour, dans ce sanctuaire, pour exalter le sacerdoce et convier à son recrutement ? Dans cette paroisse, n'est-ce pas idée comprise et appel entendu ? Le souffle de joie qui a passé parmi vous, m. f., votre empressement touchant à vous rendre dans cette église, la brillante couronne de prêtres qui entourent leur jeune confrère, l'harmonie des chants, qu'il s'agisse de la polyphonie du vénéré M. Feltz ou des mélodies grégoriennes, si parfaitement exécutées, l'ornementation de ce sanctuaire qui fait également honneur à celui qui l'a conçue et à ceux et à celles qui l'ont réalisée, est-ce que tout ne parle pas, n'est point propre à toucher l'esprit des enfants et le cœur des mères ?

Et s'il fallait cependant une parole humaine pour traduire la voix muette de ces symboles, est-ce qu'il n'y en avait pas en cette enceinte d'éminemment qualifiées, soit par la communauté d'origine, soit par les longues années d'un attachement qui a entouré le jeune prêtre d'un dévouement affectueux ? — Mais, mon cher ami, vous vous êtes souvenu de vos années Bourbonnaises, vous avez voulu que le Petit Séminaire, s'il avait été — oh ! non pas à la peine, avec vous — mais au labeur, fût aujourd'hui à l'honneur. Pouvais-je rester sourd à l'appel de votre délicate gratitude ? Aussi bien, il convenait que l'auxiliaire du premier Pasteur [2] reconnût par sa présence le dévouement du bon catholique [3] qui n'a pas hésité, à la voix du devoir, à joindre les soucis de l'intérêt public aux préoccupations de son labeur quotidien, le mérite d'une famille consacrant aujourd'hui ses prémices au Seigneur et prête à Lui donner encore tout ce qu'il daignera choisir pour son service exclusif et le salut des âmes [4].

[2] Le sermon était donné par l'ancien Supérieur du Petit Séminaire, devenu Vicaire général.

[3] Le père du jeune prêtre, Conseiller général du canton.

[4] Le frère du jeune prêtre est devenu prêtre lui aussi, et leur sœur Trappistine Cistercienne.

Je parlerai donc. Mais vous, mon cher ami, vous mes bien-aimés confrères, vous mes frères, priez Dieu pour que ma voix éveille en quelques âmes des résolutions salutaires et qu'elle achemine quelque jour vers l'autel des imitateurs du jeune prêtre qui va y monter aujourd'hui. *Regina Apostolorum, ora pro nobis !*

I. — *Ministère de prière*

Dieu, dès la première heure, après avoir créé l'homme, l'appela au privilège de la divine adoption. Le dessein de tendresse avorta par l'effet du péché d'Adam qui fit de nous des fils de colère. Mais dans son indulgente bonté le Seigneur reprit son œuvre sur un autre plan. Vers la pauvre humanité pécheresse le Verbe s'est incliné dans un dessein de miséricordieux amour, et le Père nous a donné son Fils. Laissant là le pied extérieur d'égalité avec Dieu, dépouillant la gloire inhérente à sa condition divine pour prendre la forme de l'esclave, le Verbe s'est fait homme comme nous, de tous points semblable à ses frères, le péché excepté. Il est venu ici-bas pour rendre à son Père une lignée d'enfants adoptifs, fidèles et aimants, dont lui-même, le Fils suivant la nature, serait le Premier-né. Et voilà qu'en Jésus le genre humain régénéré peut offrir au Tout-Puissant des hommages, des actions de grâces dignes du Très-Haut, crier efficacement son repentir et sa misère.

Ces supplications pénitentes, ces hommages d'adoration et de gratitude ont trouvé leur expression souveraine dans l'holocauste du Calvaire. Or cette oblation médiatrice, le Christ la continue au ciel pour nous, présentant sans cesse à son Père les cicatrices de ses plaies, muet mais éloquent appel à la miséricorde divine en faveur de la pauvre humanité. De plus, il a voulu qu'elle fût perpétuée ici-bas dans sa personne et en son nom, et c'est pour cela qu'il a institué la divine Eucharistie ; c'est pour cela qu'il a dit à ses apôtres, et en leurs personnes à tous les prêtres : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » Et le corps du Christ et le sang du Sauveur, appelés séparément sous les dehors sensibles qui les cachent, y traduisent l'idée d'oblation, de sacrifice, et perpétuent ainsi d'une façon mystique l'immolation rédemptrice.

Eh bien ! offrir chaque jour à l'autel la divine Victime, continuer sa mission d'adorateur, de pénitent, d'intercesseur, c'est le rôle essentiel du prêtre, sa fondamentale mission. C'est par là qu'il est l'homme de Dieu, c'est-à-dire un être dont toute l'activité doit converger d'une façon directe et exclusive à procurer la gloire du Seigneur.

Cette gloire, vous l'assurerez avant tout, mon cher ami, en faisant descendre chaque matin le Christ comme victime sur l'autel. Par conséquent vous tiendrez toujours votre messe pour l'acte principal de votre journée et vous ne lui marchanderez ni le temps de la préparation, ni celui de l'action de grâces.

Cette gloire, vous la procurerez encore en faisant monter vers le Ciel l'encens de la prière liturgique, et le Bréviaire restera pour vous une obligation entre toutes sacrée, « *officium divinum* ». Non content de le dire toujours à l'heure, vous voudrez le « prier » et faire de cette prière l'écho vivant des sentiments de l'Eglise votre Mère.

Et parce que le Christ n'est pas seulement sacrificateur, mais victime, vous n'oublierez pas que, dans le plan divin, le prêtre est appelé à prendre

sur lui-même cette part de souffrances et d'épreuves par laquelle le corps mystique du Sauveur doit s'unir à son chef auguste, — c'est une pensée de S. Paul. — En montant à l'autel vous offrirez donc les labeurs, les épreuves, les souffrances en perspective dans la journée, vous les offrirez en union avec l'immolation de la divine Victime. Sur la patène vous mettrez en esprit, avec la blanche hostie, votre personne et vous y déposerez aussi ces âmes doublement chères à la vôtre par les liens de l'esprit comme par ceux du sang, ces âmes si heureuses aujourd'hui de penser qu'elles pourront être avec vous, par l'union de leurs prières et de leurs sacrifices, des corédemptrices.

Et vous, m. f., vous n'oublierez pas que vous devez vous associer au divin sacrifice, d'abord par une assistance fidèle tous les dimanches : c'est de précepte, — et aussi, s'il se peut, en semaine : c'est d'un conseil bien salutaire ; que vous devez vous y associer particulièrement par la participation à la divine Victime dans la Sainte Communion.

II. — *Ministère d'enseignement*

1° *Par la parole.* — Mais il est un autre aspect de sa mission par lequel le prêtre doit aussi continuer Jésus. Je vous l'ai dit : le Christ est venu ici-bas pour rendre à Dieu des enfants adoptifs fidèles et aimants. C'est par la foi épanouie dans la charité que naissent les enfants de Dieu. Qu'est-ce que la foi ? C'est un assentiment de l'esprit donné, sous la motion de la volonté, avec l'aide de la grâce, à la parole divine en raison de l'autorité inhérente à la Vérité essentielle. Sous la Loi antique, les prophètes furent les héraults de cette divine parole. Mais ils préparaient celui qui devait couronner leur lignée, le Christ Jésus. C'est Lui, le Fils unique du Père, qui vraiment nous l'a révélé, qui nous a fait connaître les mystères de sa vie divine, lui qui a jeté la pleine lumière sur notre nature, notre origine, notre éternelle destinée. Sa mission doctrinale, le Christ devait, dans le plan divin, la poursuivre ici-bas quelques années seulement et pourtant il devait la continuer jusqu'à la fin des siècles. Comment résoudre le problème ? Au moment de remonter au Ciel il a dit à ses apôtres : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations... » Et le ministère doctrinal du Christ persévère dans la hiérarchie sainte, sur les lèvres du prêtre. Celui-ci est par vocation le porte-parole de Dieu, « *tanquam Deo exhortante per nos.* »

Et par conséquent, mon cher ami, c'est toujours la parole divine, jamais la vôtre, qui devra tomber de vos lèvres du haut de la chaire chrétienne. Pour que vous en soyez l'écho constamment fidèle, il vous faudra persévérer dans une étude laborieuse de la science divine. Pendant de longues années vous vous êtes préparé, d'abord par une éducation générale qui devait faire de vous un homme plus achevé *(humaniores litteræ)* ; vous avez ensuite consacré d'autres années encore à l'étude de la divine théologie. Mais vous devrez entretenir vos connaissances. Quelque chargé que soit votre ministère, faites effort pour réserver quelque temps au labeur intellectuel, pour préparer vos instructions et trouver l'expression heureuse, qui non seulement rendra votre doctrine intelligible aux fidèles, mais la leur fera pénétrer et goûter.

Et vous, m. f., recevant cette doctrine des lèvres de votre jeune compatriote, du prêtre qui vous parlera en union avec la hiérarchie sainte, — et c'est pourquoi, mon cher ami, un conseil encore : toujours restez affectueusement soumis non seulement aux décisions solennelles, aux enseignements infaillibles, mais *à tous* les enseignements du magistère authentique, du Souverain Pontife et des Evêques, — vous, m. f., recevant ainsi la parole du prêtre en communion avec le Pape, avec les évêques, et par là garantie par l'infaillible assistance de l'Esprit-Saint, recevez-la pour ce qu'elle est, non pas pour la parole d'un homme, mais comme la parole de Dieu. « *Non ut verbum hominum, sed (sicut est vere) verbum Dei.* » (I Thess., II, 13).

2° *Par l'exemple.* — Le Christ n'est pas que vérité ; il se dit aussi « la Voie », la voie qui conduit à Dieu. Par ses exemples comme par ses préceptes, il nous achemine dans les sentiers de l'éternelle vie. — Et pour que nous y marchions plus sûrement, pour nous y maintenir, nous y guider, il a constitué son Eglise et l'a rendue dépositaire de ses divins pouvoirs.

A ces pouvoirs vous participerez, mon cher ami, pour une part modeste. N'oubliez pas que vous devez en faire usage avec une fermeté prudente et surtout avec une patiente bonté. Que jamais l'exercice de l'autorité ne prenne chez vous aspect de domination tyrannique. Souvenez-vous que, si vous êtes chef, c'est comme pasteur ; ayez toujours les yeux fixés sur le type du bon pasteur. Le bon pasteur marche le premier, il entraîne les autres à sa suite par l'ascendant de sa parole, plus encore par l'attrait de sa personnalité. Eh bien ! vous aussi, mon cher ami, vous devrez prêcher d'exemple, entraîner après vous par l'influence de vos vertus, en répandant autour de vous, en faisant rayonner le parfum du Christ Jésus.

Et c'est pourquoi vous devrez avoir à cœur de conformer votre être moral à la ressemblance du divin Modèle, de faire vôtres son détachement, son humilité, sa douceur, son ineffable pureté, son souci constant d'harmoniser son vouloir humain à la volonté divine. Comme Lui vous vous montrerez toujours patient, miséricordieux, prêt à tous les dévoûments et à tous les sacrifices. Et pour cela, dans les colloques de l'oraison matinale, dans le cœur à cœur intime de la visite au Saint-Sacrement, vous apprendrez à connaître toujours mieux Jésus pour l'aimer davantage et le reproduire plus fidèlement. Chaque soir, dans l'examen de conscience, chaque semaine ou chaque quinzaine dans votre confession, vous confronterez la copie au modèle, pour en voir les défectuosités et les corriger. Si vous faites rayonner Jésus autour de vous, vous le ferez aimer, vous Lui attirerez les âmes ;... vous les attirerez, non pas à vous, mais à Lui qui seul peut leur donner la vie.

III. — *Distributeur de grâce*

Car il est vie aussi le Christ Jésus.

L'essence de notre vie supérieure et divine, c'est la grâce, la grâce qui est le fruit des mérites du Rédempteur et le prix de son sang. Pour la communiquer à nos âmes, il a institué une série de canaux mystérieux : ce sont les sacrements. De ces sacrements il a confié la dispensation au sacerdoce chrétien.

Mon cher ami, vous accomplirez toujours avec un respect profond, religieux, les rites sacrés. Vous

n'oublierez jamais, en particulier, quelle psychologie attentive, quel tact prudent, surtout quelle inépuisable miséricorde demande le ministère de la réconciliation, ce ministère dont Dieu a placé la parole sur nos lèvres.

Docteur, pasteur, source de vie par les sacrements, le prêtre devient ainsi l'homme de ses frères, l'homme des âmes, des âmes qu'il régénère, qu'il nourrit, qu'il panse, qu'il réconforte pour le suprême passage... vers l'éternité.

Les âmes ! oh ! que le prêtre doit les aimer ! Pour elles, suivant le mot de S. Paul, il doit être prêt à tout donner et à se dépenser lui-même par surcroît. Les âmes ! il doit être non seulement leur ami, leur confident, leur conseiller, leur médecin, leur juge ;... il doit être pour elles un père, je dirais volontiers une mère, pour m'approprier l'énergique expression de l'Apôtre : « *Filioli quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* » (Gal., IV, 19). Oui, la formation surnaturelle du Christ dans une âme, c'est comme une sorte d'enfantement qui demande des douleurs au service d'un surnaturel amour.

M. f., sachez-le bien : c'est pour cette paternité mystique, surnaturelle, et non point dans un sentiment de lâche égoïsme que le prêtre a renoncé à l'honneur de fonder ici-bas un foyer. De la famille il n'a pas voulu pour lui-même les joies ; mais il n'en a pas répudié les devoirs et les charges. Ses enfants sont nombreux, fils prodigues trop souvent, dont les égarements font l'angoisse de ses journées, et le repentir tardif, parfois, la sollicitude de ses nuits. Et, en même temps qu'il prépare ainsi des élus pour le ciel, le prêtre ménage à la terre des citoyens modèles. Rappelant sans cesse les immortels principes de l'Evangile, prêchant à tous l'effort et le labeur, l'abnégation et le dévoûment, l'humilité et la douceur, au service de la justice et de la charité, il est essentiellement un artisan d'ordre, un ouvrier de paix. Et il continue ainsi le Christ en qui les prophètes ont salué le « Prince de la paix. »

* *

Est-il besoin, m. f., de vous rappeler, en terminant, vos devoirs envers le sacerdoce, héritier de la mission de Jésus ? Donnez au prêtre le respect que sa dignité commande, l'attachement confiant que son dévoûment appelle, la gratitude que ses bienfaits méritent, la docilité que son autorité impose.

Le prêtre, dans le plan divin, est le dispensateur normal de la divine doctrine et de la grâce du salut. Recourez fidèlement à son ministère.

De plus, envers ce sacerdoce catholique, objet de votre estime et de votre attachement, souvenez-vous que vous avez un autre devoir encore, celui d'en assurer le recrutement. Gardez-vous d'en laisser le soin, comme un monopole, à quelques familles privilégiées. Tous vous devez y travailler. Sachez-le : aspirer à voir l'auréole du sacerdoce nimber le front d'un de vos fils, c'est ambition aussi noble que légitime.

Ne dites pas que ce recrutement du sacerdoce c'est l'œuvre du bon Dieu. Sans doute ; mais c'est la vôtre aussi, car Dieu utilise largement dans la préparation de ses élus le concours des causes créées et spécialement celui de la famille chrétienne.

Et d'abord, pères et mères, ayez le courage chrétien de peupler vos foyers. Puis, aux fils de votre tendresse donnez une éducation véritable. Formez vos enfants à l'énergie des efforts, au courage des résistances, à la vaillance des luttes, afin de les préparer à la maîtrise d'eux-mêmes. N'oubliez pas que la réponse à l'appel divin est avant tout une question de libre générosité. Par conséquent, si vous voulez préparer des prêtres de Jésus-Christ, formez des généreux. Et formez des généreuses aussi, si vous voulez lui donner des épouses. Des généreux et des généreuses, c'est-à-dire des adolescents qui ne se replient pas sur eux-mêmes en des recherches égoïstes, qui sachent pratiquer le don de soi, le dévouement et le sacrifice.

Un dernier mot, mon cher ami; c'est à vous qu'il s'adresse.

Pour assurer la fécondité de votre apostolat, n'oubliez jamais qu'il faut mettre à sa base, lui donner comme âme une vie spirituelle sérieuse, s'il se peut, intense. Chaque matin, penché sur le cœur du Christ, comme l'apôtre dont vous portez le nom, écoutez les battements de ce Cœur adorable pour harmoniser à leur rythme les pulsations du vôtre.

N'oubliez pas que le sarment de vigne ne peut demeurer fécond que s'il reste adhérent au ceps et participe à sa sève. Ayez donc à cœur de garder toujours l'union avec Jésus par la grâce et la charité. Non, mon cher Jean, que rien ne vous sépare jamais de l'amour de Jésus, rien, ni le démon de midi et ses rudes assauts, ni les séductions du monde, dissimulées parfois sous des dehors spécieux, ni les succès dont la griserie enivre, ni les échecs dont l'amertume aigrit, ni l'hostilité déclarée dont l'âpreté déconcerte, ni l'indifférence plus ou moins avouée dont l'atmosphère glaciale engourdit, ni l'infirmité du corps dont l'atteinte paralyse, ni les sécheresses, les obscurités, les anxiétés scrupuleuses, les obsessions angoissantes, ces mille épreuves de l'âme, faites pour la purifier et qui parfois pourraient lui donner la mort par la réaction soudaine d'une volonté libre, lasse de souffrir !

Non, que rien ne vous sépare jamais de l'amour de Jésus ! Et alors, croyez-moi, nulle créature, pas même la mort, ne pourra vous faire perdre le bénéfice de la charité divine dont le gage vous a été donné en Jésus-Christ : *neque mors,... neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei, quæ est in Christo Jesu.* (Rom., VIII, 39). La mort, mais elle sera pour vous, comme pour S. Paul, un gain : *et mori lucrum.* (Phil., I, 21). — Oh ! qu'elle ne vienne pas trop tôt ! car les deuils se multiplient toujours parmi nous, et à l'heure où je vous parle, on enterre un de nos confrères, enlevé à 55 ans. — Oui, la mort sera pour vous un gain ; elle sera l'accès à l'éternel repos, où nous nous donnons rendez-vous, prêtres d'hier, prêtre d'aujourd'hui, prêtres de demain, avec toutes les ouailles fidèles. Ainsi soit-il.

II

GRANDEUR ET NÉCESSITÉ DU SACERDOCE

Magnificat anima mea Dominum.
Mon âme glorifie le Seigneur, car il a fait en moi de grandes merveilles.

Mon cher ami,

Je ne saurais trouver des paroles mieux appropriées à la solennité qui nous réunit si nombreux à vos côtés, comme une garde d'honneur autour de

l'élu du Seigneur. A pareil jour, il y a plus de 1900 ans, ces paroles retentissaient, comme le chant enflammé de la reconnaissance, sur les lèvres de la Mère de Dieu, dont le sein virginal était devenu le premier autel du Souverain Prêtre.

C'est le même hymne d'actions de grâces qui à cette heure retentit silencieusement dans votre âme profondément émue, parce qu'elle vient d'être marquée du caractère sacré du sacerdoce. Votre ordination, voilà l'événement capital de votre vie, vers lequel ont gravité jusqu'à présent tous les détails de votre existence. Voilà l'événement unique vers lequel désormais devront converger vos pensées et vos actions comme vers un centre d'attraction divine.

Ce n'était point à moi que revenait l'honneur de publier les grandeurs de votre élévation à la dignité sacerdotale. Cet honneur revenait à un oncle vénérable qui vous contemplait avec joie, grandissant à l'ombre du sanctuaire, et qui était fier de voir revivre dans votre personne de vieilles et honorables traditions de famille. Il avait la bien légitime ambition de vous conduire à l'autel de votre première messe. Dieu ne lui a pas donné cette douce satisfaction, mais, j'en suis sûr, il lui permet d'assister invisiblement au saint sacrifice que vous allez offrir. Je lui demande de m'aider de ses suffrages à parler dignement des grandeurs du sacerdoce, qu'il contemple maintenant dans le rayonnement de l'éternité.

Rien au monde n'est plus grand que le prêtre ; rien au monde n'est plus nécessaire. Telles sont les deux idées que je voudrais vous exposer, avec l'assistance de Celle que l'Eglise appelle la *Reine du Clergé*.

I. — *Rien de plus grand que le prêtre*

Placé aux frontières de deux mondes, le monde visible et le monde invisible, le prêtre est tout à la fois le représentant de Dieu et le représentant de l'humanité.

1. Homme de Dieu, il a été choisi par Notre-Seigneur pour être son représentant officiel, son envoyé sur la terre, son chargé d'affaires, son fondé de pouvoirs. Le prêtre a été établi par Jésus-Christ pour continuer la grande œuvre de la Rédemption et en propager les abondantes richesses à travers les siècles et sur tous les points du globe.

Par la volonté de Dieu, le prêtre devient le dépositaire des sublimes pouvoirs du Christ, le Souverain Prêtre. « Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie, » avec la même mission et la même autorité. Même mission d'éclairer les intelligences et de leur apprendre la vérité : « Allez, dit-il à ses apôtres, allez enseigner toutes les nations. » Même mission de sanctifier les âmes en leur communiquant la vie divine : « Allez, baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Même mission de les ressusciter à la vie de la grâce : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Même mission de perpétuer le sacrifice de la croix ; même puissance de produire sur l'autel la présence réelle de Notre-Seigneur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; faites ceci en mémoire de moi. »

Jésus-Christ peut mourir. Le sacerdoce ne mourra pas avec lui ; la lumière de sa parole et le foyer brûlant de la charité ne s'éteindront pas. Il a créé d'autres lui-même ; il s'est assuré des continuateurs à l'autel, en chaire, au confessionnal, partout où il y a une misère morale ou physique à soulager. Il est vrai qu'il y aura une grande différence entre le modèle idéal et la réalité terrestre qu'est le prêtre ; mais malgré cette misère, le Christ est présent dans son prêtre ; il vit en lui par les pouvoirs qu'il lui communique.

Le prêtre accomplit les fonctions mêmes du Christ. Comme lui, et avec lui, le prêtre parle en chaire ; il pardonne au confessionnal ; il consacre à la messe. Pour défendre son prêtre contre ceux qui voudraient n'en faire qu'un homme comme les autres mortels, Jésus-Christ prend le soin de le grandir à sa taille, en s'identifiant avec lui : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise » personnellement.

Jamais l'imagination n'aurait osé concevoir, ou même soupçonner entre un pauvre enfant des hommes et le Fils de Dieu incarné une pareille identification, une pareille ressemblance morale. Le prêtre est tellement uni à la puissance du Christ, à sa mission, à son gouvernement qu'il apparaît comme la personnification vivante de Dieu sur la terre, comme ne faisant qu'une personne morale avec lui.

Et cette assimilation, cette ressemblance n'est pas simplement passagère, superficielle, mais elle est stable, perpétuelle, par suite du caractère sacré dont son âme est marquée. Rien ne peut faire disparaître ce caractère ineffaçable imprimé par l'ordination, ni la volonté des hommes, ni la volonté de Dieu, ni le temps ou la durée des siècles, ni la mort, ni l'éternité, ni même les hontes de l'apostasie. *Tu es sacerdos in æternum.* Si parfois le monde est très sévère pour le prêtre, c'est encore un hommage rendu à la dignité de son sacerdoce.

Puisque ses pouvoirs et son caractère l'élèvent si haut, ne doit-il pas réaliser une étroite intimité, une plus complète ressemblance avec Jésus, afin de pouvoir répondre, sans trop rougir, à son interrogation : « M'aimes-tu plus que les autres ? Es-tu prêt à toutes les immolations que comporte le sacerdoce, afin que tu puisses devenir un flambeau et un foyer plus que jamais, flambeau de lumière, foyer brûlant de charité ? »

2. Le prêtre est grand encore parce qu'il est l'homme du peuple, le représentant de l'humanité, son mandataire officiel, sa caution et son chargé d'affaires auprès de Dieu. Le prêtre n'est pas une personne privée, un citoyen comme un autre qui n'a de valeur que par ses propres talents. Non, le prêtre est un personnage public, qui représente et incarne en lui tous les besoins, tous les devoirs, toutes les aspirations des hommes.

Il est constitué dans un état exceptionnel pour offrir à Dieu, au nom de l'humanité, au nom du peuple, tous les actes de ses adorations, toutes les expiations de ses péchés, tous les désirs et les aspirations de son cœur. « *Pro hominibus constituitur,* » nous dit l'apôtre S. Paul. Le prêtre a été choisi parmi les hommes pour les représenter devant Dieu, qui veut recevoir leurs prières et leurs adorations par l'intermédiaire de ce médiateur. Sans l'offrande du prêtre, Dieu resterait sourd aux supplications de son peuple. Si le prêtre venait à disparaître complètement, toutes les communications officielles des créatures avec le Créateur seraient rompues, de même que cesse toute relation diplomatique entre deux nations, quand disparaît l'ambassadeur accrédité auprès de chacune d'elles.

Quelle sublime dignité que celle du prêtre, qui est

tout à la fois le représentant de Dieu sur la terre et le représentant des hommes auprès de Dieu !

II. — *Rien de plus nécessaire au monde que le prêtre*

L'œuvre capitale à laquelle Notre-Seigneur ne cesse de travailler, c'est l'extension de son règne sur les esprits et sur les volontés des hommes. Cette œuvre de la Rédemption a été commencée par la diffusion des vérités et des grâces dont Jésus est la source inépuisable. Elle ne peut continuer que par les mêmes moyens : la propagation de la foi et de la grâce. Quel en est l'instrument ordinaire ? N'est-ce pas le prêtre ? N'est-ce point par l'intermédiaire du prêtre que la vérité et la grâce arrivent aux âmes ?

Le salut des familles, des sociétés est donc étroitement lié à l'action pastorale, comme il se rattache à Notre-Seigneur et à l'application des mérites de sa Passion. Travailler à neutraliser ou à paralyser l'influence du prêtre, son apostolat auprès des fidèles, c'est travailler à diminuer ou à contrarier l'évangélisation et la sanctification des masses populaires, et à y éteindre la lumière de la foi. Les adversaires de l'Eglise le savent bien. C'est le prêtre qu'ils cherchent à atteindre, en rendant plus difficile sa mission ou son recrutement, afin de l'écarter de la société et de la famille.

1. Selon que le ministère du prêtre sera plus ou moins secondé ou entravé dans son activité, la Lumière éternelle qui est Jésus-Christ grandira ou diminuera dans les familles ; la connaissance des vérités religieuses se répandra ou s'effacera dans les intelligences, qui ont besoin de la vérité pour vivre et arriver à leur fin dernière, la pleine possession de Dieu au ciel. Qui donc pourra les éclairer ? C'est Jésus par son prêtre. « Je suis la vérité » en personne, a-t-il dit, la vérité substantielle, le foyer de la lumière indéfectible, en dehors duquel il n'y a que ténèbres, erreur, mensonge. Et vous, mon prêtre, vous êtes la lumière du monde, qui brille par moi, qui s'alimente à mon foyer pour éclairer tout homme venant en ce monde.

Jésus-Christ est la source toujours pure où le prêtre va puiser l'enseignement de la vérité qu'il distribue au catéchisme, en chaire, au confessionnal ; à tous, aux malades, aux mourants, aux découragés, à ceux qui, égarés, trompés, viennent lui demander leur voie afin de ne pas marcher dans les ombres de la mort éternelle.

2. Le prêtre est aussi le sel de la terre, qui doit préserver de la corruption la nature humaine, dans la mesure où il sera appliqué sur les plaies vives causées par le péché originel et les passions. Deux forces rivales, sans cesse en guerre, veulent imposer chacune à l'autre leur loi appelée par S. Paul : loi des sens, et loi de l'esprit. La loi des sens c'est une force matérialiste, jouisseuse, égoïste, capable de tous les excès, force dangereuse avec tous ses appétits insatiables. La loi de l'esprit, c'est la force morale, spirituelle, qui seule pourra mettre un frein aux débordements des sens par le triomphe des vertus sur les inclinations mauvaises.

Où trouverons-nous le secret de toutes les énergies morales qui doivent sauver le monde, régénérer les mœurs, redresser les consciences et nous arracher à la décadence morale ? Dans le prêtre, chargé de prêcher les commandements de Dieu, chargé de les faire observer, comme étant la source des bonnes mœurs ; dans le prêtre, chargé de distribuer la vie dans les sacrements, dont la grâce fait germer les vertus morales qui doivent arrêter la décomposition de notre race et contribuer efficacement à l'œuvre de notre redressement.

Notre-Seigneur est venu pour faire régner ici-bas la justice, la charité, la pitié, la pureté, le dévouement, en un mot la vie morale dont il est le modèle. Il a fait apparaître dans sa personne adorable une magnifique floraison des vertus les plus variées et il en a montré l'excellence et la bienfaisance dans son discours sur les béatitudes. Le prêtre est chargé de les faire revivre dans tous les états, dans tous les milieux, dans tous les âges, dans les ouvriers comme dans les patrons ; dans les riches comme dans les pauvres ; dans les parents et dans les enfants. Lui seul possède le secret de renouveler dans le monde la belle vision des mystères de la sainte enfance de Jésus, de son adolescence dans la famille et dans l'atelier de Nazareth, de son apostolat à travers les campagnes de la Judée, de sa passion et de sa mort. L'influence et l'efficacité de ces mystères toujours actuels pénétreront par l'action du prêtre dans tous les milieux et dans toutes les conditions sociales.

Jésus est la vie morale et il veut la répandre abondamment dans tous les chrétiens qui sont ses membres. Il est le Sauveur unique et nécessaire des sociétés qui ne veulent pas tomber dans la décadence et le matérialisme en cherchant à se soustraire à l'influence et au contact surnaturel du prêtre, qui est le sel de la terre, et qui doit préserver le monde de la décomposition morale.

* *

J'ai fini, mon cher ami, je ne voudrais pas trop retarder votre bonheur. Vous avez hérité du sacerdoce dans des temps bien troublés et difficiles. Ne vous en plaignez pas, la part de votre héritage est toujours consolante et magnifique. C'est le sacerdoce de Jésus lui-même avec toutes les richesses de la grâce qui y sont attachées. Ne vous laissez pas effrayer par les menaces et les persécutions des méchants. Nous cesserions d'être les continuateurs de la mission de Jésus si nous étions traités plus doucement que lui-même. Nous ne pouvons sauver les âmes que par la croix du Rédempteur. C'est un beau temps que le nôtre pour devenir un prêtre du Seigneur, prêt à tous les renoncements et à tous les sacrifices qui préparent les plus étonnantes résurrections. Il y a dans les âmes de nos frères, même les plus éloignés de notre foi, des besoins mystérieux de Dieu auxquels nous devons répondre pour les ramener dans la voie de la vérité et du salut.

Remontez à l'autel du sacrifice, prêtre assimilé au Souverain Prêtre par la possession des pouvoirs de son sacerdoce ; prêtre représentant officiel du peuple auprès de Dieu. Remontez à l'autel pour en faire descendre les plus abondantes bénédictions sur les vivants et sur les défunts. Dieu vous traite avec une grande libéralité. Il met entre vos mains un trésor infini de grâces. Réservez-en une bonne part au pasteur vénéré de cette paroisse, qui a dirigé vos premiers pas vers le sanctuaire ; une bonne part à tous ces prêtres qui vous environnent ; à tous vos parents, si heureux de partager votre bonheur ; à tous vos amis et à vos compatriotes venus s'associer à cette fête de votre sacerdoce.

Songez aussi à ceux qui ne sont plus et qui auraient été si ravis de vous contempler à l'autel. Commencez dès aujourd'hui votre apostolat fécond, en

priant Dieu de rendre à l'Eglise la paix et la liberté, aux incroyants la lumière de la foi, aux pécheurs égarés le retour à la vie divine, aux âmes découragées la confiance qui relève, et de nous assurer à tous la persévérance finale qui ouvre les portes du ciel. *Amen.*

III

LE PRÊTRE CONSACRE ET ABSOUT

Ecce sacerdos factus es.
Voilà que vous êtes prêtre.

Cher confrère et ami, c'est avec une bien vive, bien douce et bien légitime émotion que vous avez salué l'aurore de ce grand jour, et il me semble que, durant cette heureuse nuit, l'ange préposé à votre garde est venu bien souvent frapper à la porte de votre cœur et vous dire : « Tenez-vous prêt, voici le jour que le Seigneur a fait pour vous. *Hæc dies quam fecit Dominus.* » Et vous, dans un transport d'admiration, vous répondiez : « Quoi ! aujourd'hui, dans quelques heures, pour la première fois je monterai à l'autel de Dieu, *introibo ad altare Dei*, du Dieu qui réjouit ma jeunesse, *ad Deum qui lætificat juventutem meam.* Quoi ! encore quelques heures et ma parole toute-puissante enfantera le Sauveur, et mes mains tout humides de l'onction sainte lui serviront de berceau, et mes lèvres tremblantes s'approcheront du calice et s'empourpreront du sang du divin Agneau immolé ! Qui suis-je, ô Seigneur Dieu, *quis ego sum, Domine Deus*, qui suis-je pour m'avoir amené à un tel degré de gloire et d'honneur, *quia adduxisti me hucusque ?* » Et tour à tour des sentiments d'étonnement et de joie, de confusion et d'amour, se succédaient et se pressaient dans votre cœur débordant d'émotion.

C'est aujourd'hui, c'est maintenant votre première messe, car vous voilà devenu prêtre, *ecce sacerdos factus es*, et pour l'éternité, *in æternum.* En ce moment vous pouvez, sinon avec autant d'amour, du moins avec autant de vérité, vous écrier avec Marie : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur, car il a daigné jeter un regard sur son humble serviteur, et dès lors tous les miens, et mon père, et ma mère et mes proches, et mes amis me nommeront bienheureux. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. *Fecit mihi magna qui potens est.* »

Oui, le Seigneur a fait en vous de grandes choses, quand il vous a tiré du néant pour vous former à son image ; quand, par le baptême, il vous a créé temple vivant de son Esprit ; quand il vous a lavé tant de fois dans la piscine salutaire qui purifie l'âme en lui rendant le bel éclat de l'innocence que lui avait fait perdre le péché ; quand il vous a divinisé, pour ainsi dire, en vous incorporant par l'Eucharistie à la propre chair de son Fils. Il a fait en vous de grandes choses, quand, dans cette église même, au pied de cet autel, vous le savez bien, il vous a donné cette inspiration de laquelle devait naître votre vocation ; quand, par un heureux concours de circonstances que je n'ai pas besoin de rappeler parce que vous ne les avez pas oubliées, il vous distinguait entre tant d'autres enfants ; quand il vous séparait d'un monde mauvais pour vous façonner, à l'ombre du sanctuaire, par les mains de ses ministres, à la science et à la piété et à la pratique des vertus ; quand, au sous-diaconat, il vous inspirait le généreux dessein de vivre comme un ange dans un corps mortel.

Mais hier surtout, il a fait en vous de grandes choses, quand par l'onction sacrée et par l'infusion du Saint-Esprit, il imprimait dans votre âme le caractère ineffaçable de son sacerdoce, et vous revêtait de pouvoirs divins qui effraient et confondent la raison humaine.

I

Quelle puissance en effet de *consacrer* le corps et le sang de Jésus-Christ !... Il était grand, le premier homme, qui, établi roi de la nature entière, commandait à tous les habitants de son vaste domaine et en était docilement obéi. Grand, Moïse, qui, d'un seul mot séparait les eaux de la mer, et entre leurs masses suspendues faisait passer à pied sec un peuple tout entier. Grand, Josué, qui disait au soleil : « Arrête-toi ! » et le soleil obéissait à sa voix. Grands, ces conquérants qui commandent à de nombreuses armées et font trembler le monde au seul bruit de leur nom. Eh bien ! m. f., il est un homme plus grand encore, un homme qui tous les jours, quand il lui plaît, ouvre les portes du ciel et s'adressant au Fils de l'Eternel lui dit : « Descendez de votre trône, venez ! » Et docile à la voix de cet homme, le Verbe de Dieu s'incarne entre ses mains ; et cet homme pourra lui dire après son Père : « Vous êtes mon fils, aujourd'hui je vous ai engendré pour être ma victime ; » et il se laisse immoler par cet homme, placer où il veut, donner à qui il veut.

Cet homme, c'est le prêtre, c'est vous désormais : *Ecce sacerdos factus es.* Au commencement, Dieu dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut. Dans la prière sacrée du sacrifice, vous allez dire : « Ceci est mon corps, » et toutes les merveilles des six jours seront surpassées. La parole de Dieu suscite la création, la vôtre le Créateur. La première évoque les substances naturelles, la seconde le miracle plus grand que toute la nature, son adorable auteur N.-S. Jésus-Christ. L'une marque la naissance du monde, l'autre la naissance de Dieu. Honneur aux mains du prêtre : elles sont le berceau du Sauveur à sa naissance sur l'autel ; son pavois quand il s'élève dans l'ostensoir pour courber la tête des multitudes ; son lit d'honneur quand il passe d'un lieu à l'autre de cette terre.

II

Et quel pouvoir encore que celui de *remettre les péchés* et de les retenir !... Voulez-vous en mesurer la grandeur ? Montez au suprême degré de la grandeur terrestre, au trône des rois. Si vous étiez roi, votre juridiction expirerait aux frontières d'un empire ; prêtre, votre pouvoir s'étend jusqu'aux portes de l'enfer.

Gravissez un degré supérieur, celui des hiérarchies célestes. Si vous étiez un archange, vous garderiez des âmes ou des royaumes, mais vous n'enlèveriez pas un seul péché du monde. Aussi, que le prophète exalte l'élévation du chrétien par ces mots : « *Minuisti eum paulo minus ab angelis*, vous l'avez mis presque au niveau des anges, » ce n'est pas assez pour exprimer la vôtre. Vous n'êtes pas un peu au-dessous des chérubins et des séraphins dans le gouvernement du monde ; vous êtes bien au-dessus, car ils ne sont que les serviteurs de Dieu, tandis que vous êtes son coadjuteur, *Dei adjutores sumus.*

Faites une troisième ascension. Nous voici sur les hauteurs habitées par la Mère de Dieu. Sans doute, elle a plus de crédit que vous, mais elle a moins d'autorité. Sans doute, elle accorde des grâces, mais elle n'a pas donné une seule absolution. Sans doute, elle possède la suprématie d'honneur et d'intercession ; mais à vous, prêtre, celle du pouvoir des clefs, de telle sorte que vous pourriez lui dire, en baisant ses pieds avec confusion : « Excusez l'orgueil de ma foi, ô Mère, je ne vous rabaisse pas en me plaçant même au-dessus de vous. *Excusa me, Mater, non loquor contra te, sacerdotium ipse prætulit super te.* »

Enfin, arrivons au sommet de la grandeur infinie, au rang de Dieu lui-même : qui pourrait occuper ce faîte glorieux ? *Quis ut Deus ?* Voyez-vous, m. f., ce jeune homme de vingt-cinq ans qui va, dans quelques jours, traverser le sanctuaire pour se rendre auprès des pécheurs qui l'attendent ? C'est le Dieu de cette terre qui la purifie, *post Deum terrenus Deus.* Si N.-S. Jésus-Christ descendait dans un confessionnal, il dirait : « Je vous absous. » Ce jeune prêtre va dire avec la même vérité : « Je vous absous. » Or, c'est là un acte de la toute-puissance. Il est plus grand, dit S. Augustin, que la création du ciel et de la terre, car il est la formation de Dieu dans une âme.

Un jour, le Seigneur disait à Job : « As-tu un bras comme celui de Jéhovah, et une voix semblable à la mienne ? » Ah ! je connais un bras souverain comme celui du Seigneur et une voix puissante comme la sienne : c'est le bras du prêtre qui s'étend sur la tête du pécheur et qui le ressuscite, c'est la voix du prêtre qui prononce une parole et qui produit la vie ou la mort dans une âme. Et ce prêtre, c'est vous. *Ecce sacerdos factus es !...* Maintenant, je comprends pourquoi le roi Boleslas refusait de s'asseoir en présence des prêtres, pourquoi le grand Constantin à Nicée se contentait d'une place plus modeste à leurs pieds, pourquoi S. Cyprien se cachait à l'approche de son ordination, S. Athanase prenait la fuite, S. Grégoire se déguisait pour y échapper ; pourquoi S. François d'Assise fut pris de tels vertiges à la seule hauteur du diaconat qu'il ne put jamais monter jusqu'au sacerdoce !

* *

Est-ce tout, mon frère ? Je n'ai fait que soulever un coin du voile qui dérobe à nos yeux mortels les grandeurs et la sublimité du sacerdoce, et cependant les quelques mots que je viens de bégayer suffisent pour justifier cette parole : *Fecit mihi magna qui potens est.* Le Tout-Puissant a fait en vous de grandes choses ; mais hâtez-vous d'ajouter qu'il les a faites lui tout seul, qu'elles sont l'ouvrage de sa bonté toute gratuite et de sa souveraine puissance ; que de votre part, vous n'y avez apporté que votre néant et vos misères, votre indignité et même vos péchés. Confessons, vous et moi, qu'il n'y a que lui de saint, *et sanctum nomen ejus,* et que pour nous, au lieu de mériter ses bienfaits, nous ne serions dignes que de ses châtiments, s'il voulait user à notre égard des droits de sa justice.

Malheur à nous, prêtres, oui, malheur à nos vertus mêmes, si nous osions nous en attribuer quelque chose ! Je voudrais mieux n'avoir jamais de part aux dons du Seigneur que de lui en disputer la gloire après les avoir reçus, que de blesser sa redoutable jalousie, et changer sa bénédiction même en malédiction pour nous. Gravons dans notre esprit les menaces dont le reste du cantique de Marie est rempli contre les superbes, contre ceux qui sont riches à leurs propres yeux, et qui mettent leur confiance en leurs propres forces. Le bras du Tout-Puissant les brise, les dépouille, les renverse du trône d'orgueil où ils s'étaient assis. *Dispersit superbos, deposuit potentes de sede.* Toutes ses miséricordes au contraire sont pour les âmes humbles qui le craignent, pour les petits qu'il se plaît à relever de la poussière, et pour les pauvres qu'il comble de ses largesses, *esurientes implevit bonis, exaltavit humiles.*

Mais je ne veux pas retarder plus longtemps votre bonheur. Montez à l'autel où vous accompagnent nos sympathies, nos vœux et nos prières. Incapable jusqu'ici de remercier votre souverain Bienfaiteur, vous vous disiez dans le secret de votre cœur : « Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé ? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* » Maintenant vous pouvez dire avec le Psalmiste : « Je vais prendre l'Hostie eucharistique, le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Dieu des miséricordes qui a daigné me couronner de tant d'honneurs. *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo.* » Allez donc immoler l'Agneau divin, et la Trinité sainte sera glorifiée, les anges réjouis, l'Eglise édifiée, les vivants nourris, les morts délivrés. En jetant vos regards pleins d'amour sur cette auguste Victime, en la tenant entre vos mains, priez-la de répandre sur votre parenté, sur votre père et votre mère tendrement aimés, sur vos bienfaitrices et bienfaiteurs, sur nous tous, quelques gouttes de son Sang précieux, pour nous faire persévérer dans le bien, afin que tous nous puissions célébrer au ciel la mémoire de ce grand et heureux jour. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPETUELLE

IV

LA RÉPARATION, CONSOLATION DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

« Jésus n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé ! » C'était le cri attristé que le séraphique François d'Assise s'en allait autrefois répétant dans les rues des cités, à travers les plaines de l'Ombrie, à tous ceux qu'il rencontrait, voire même aux buissons du chemin. Son siècle, un siècle de foi ardente cependant, lui arrachait ces douloureux accents. Quelles larmes le nôtre ne ferait-il pas couler de ses yeux ? Plus que jamais il est vrai de dire : « L'amour n'est pas aimé ! L'amour est méconnu ! »

Or, si le premier des devoirs est de le reconnaître, lorsqu'il est affligé, méprisé, persécuté, le second, c'est de le consoler. Voilà pourquoi je vous présente ce soir le culte du Dieu-Hostie comme un culte de réparation, et je viens solliciter pour un Dieu qui souffre par nous et à cause de nous un peu de cette compatissance et de cette consolation que nous savons trouver pour tous ceux, parents, amis ou même étrangers, qui sont dans la peine.

Jésus nous le demande lui-même : *Consolantem me quæsivi* (Ps. LXVIII, 21). C'est le plus puissant motif que je veuille vous apporter. Après vous l'avoir exposé, je vous dirai pour quel objet Notre-Seigneur le demande.

I

Réparer, c'est d'abord faire ce que Jésus a fait lui-même.

Qu'est-il venu faire sur la terre ? Pourquoi a-t-il vécu ? Pourquoi est-il mort ? Mais pour réparer. Il avait vu son Père outragé par les péchés des hommes, irrité contre ses créatures coupables, et, ne pouvant l'apaiser dans le ciel, il est descendu sur la terre, il a revêtu notre humanité, et il lui a dit : « Vous m'avez donné un corps : me voici pour faire votre volonté » (Héb., x, 5). Les trente-trois années qu'il a passées au milieu de nous ont été avant tout une réparation ininterrompue, une restitution adéquate à son Père de la gloire dont il est frustré.

Réparer, c'est ensuite répondre à un des plus vifs désirs de son Cœur.

La grande souffrance, la plus grande peut-être, c'est l'isolement dans l'épreuve. Souffrir est cruel ; mais être seul, ne sentir personne auprès de soi, personne à qui traduire ses impressions, confier ses peines, faire part de ses angoisses : quel surcroît ! Au contraire, la présence, la sympathie d'un ami, sans rendre ceux que l'on a perdus, sans cicatriser la plaie, sans éloigner l'épreuve, fait du bien, console, relève, adoucit ; et comme on apprécie, comme on se rappelle ces témoignages de compassion reçus au sein de la douleur !

Le Dieu fait homme pense et sent à notre manière. Le délaissement lui pèse, la consolation lui va au cœur, le soutient, l'encourage. Aussi voyez jusqu'à quel point il l'a cherchée, provoquée, pendant toute sa vie.

a) Dès Bethléem, la tristesse remplit son cœur d'enfant. Venu parmi les siens, il est par eux éconduit (Jo., I, 11). A peine né, il est rebuté, repoussé, méconnu ; pour lui, il n'y a de place en aucune hôtellerie (Luc, II, 7). Aussitôt il se suscite des consolateurs. C'est l'Ange qui les appelle, c'est l'Etoile qui les convie et les guide : les voici dans la personne des simples d'abord, les bergers de la montagne, puis des sages de la terre, les rois de l'Orient. Saluons en eux les premiers réparateurs.

b) Vient l'heure de l'exil. La fureur jalouse d'Hérode le contraint de se réfugier en Egypte, où règne l'idolâtrie, où il voit établi l'empire du démon, d'où il entend les cris des enfants qu'Hérode fait tuer à cause de lui. Mais il a dans le consentement des Innocents à mourir à sa place (c'est une tradition de l'Eglise) et dans la résignation de leurs mères un adoucissement à sa douleur.

c) Avec sa vie publique les amertumes s'accroissent. On dénature ses paroles et ses actes, on soupçonne ses intentions, on le calomnie. Mais j'aperçois un délicieux coin de terre où son âme semble oublier tant d'injustice et de méchanceté : c'est Béthanie ; il y revient de temps à autre, heureux d'y trouver de vrais amis qui le comprennent et qui le consolent par leur respectueuse affection.

d) Un jour, dans les plaines de Capharnaüm, après le miracle de la multiplication des pains, il annonce le futur mystère eucharistique : « Je suis le Pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair » (Jo., VI, 52). Il semble que cette promesse de vie divine devrait soulever l'enthousiasme de tous ses auditeurs. Mais non ; même parmi ses disciples il en est qui doutent, qui murmurent, qui se scandalisent, qui vont jusqu'à l'abandonner. Avec quel déchirement il les voit se séparer de lui ! Il se tourne alors vers les autres et il leur demande : « Et vous, voulez-vous aussi me laisser ? » Est-elle assez adorable cette humaine parole ? N'est-elle pas provocation de pitié ? Pierre l'a compris en son âme si généreuse. Ecoutez sa réponse, c'est le cri de la réparation : « A qui irions-nous, Seigneur ! Vous avez les paroles de la vie éternelle; nous savons et nous croyons que vous êtes le Fils du Dieu vivant. » Et ce vibrant acte de foi atténue au cœur de l'Homme-Dieu la tristesse de l'incrédulité et de la désertion.

e) L'heure du suprême amour est arrivée. Même au Cénacle, à cet instant solennel où la promesse de l'Eucharistie devient une touchante réalité et où l'institution s'en accompagne de l'institution du sacerdoce catholique, le doux Sauveur éprouve la plus amère douleur. Judas, l'hypocrite, le traître, Judas vient de partir pour le livrer à ses ennemis. Mais voici Jean, le disciple bien-aimé : Jésus l'attire sur son Cœur, recueille sa protestation d'amour et se complaît dans la sympathie de son âme virginale.

f) Cette même consolation, il la cherchera bientôt auprès de ses disciples. Il la leur demandera en termes formels, au Jardin de l'agonie, en prévision de l'horrible apparition en son âme de toutes les iniquités, de toutes les hontes, de toutes les souillures de la terre qu'il a prises sur lui et qu'il va expier. Mais sa plainte ici restera sans écho. Les Apôtres le laissent seul en proie à la tristesse, au dégoût, à l'épouvante ; à deux pas de lui, ils dorment, indifférents à son angoisse, insensibles à ses appels, incapables de veiller avec lui, même une heure. Ne vous en étonnez pas : la raison vous en sera donnée tout à l'heure.

g) Sur le chemin du Calvaire, au milieu de tous les opprobres qui fondent sur lui, à travers les soldats qui le serrent de près pour le mieux accabler, malgré la foule hideuse qui le suit en blasphémant, une femme s'avance, pieuse et héroïque, qui répare, à sa manière, tant d'outrages. A la façon dont elle est récompensée, apprenez l'adoucissement qu'en reçoit l'adorable Victime. Plus loin, ce sont les femmes d'Israël qui compatissent et qui pleurent. Sur la croix, enfin, quand dévoré de soif il daigne demander une goutte d'eau et se la voit refuser, — lui qui, hier, donnait à boire le calice de son sang, — Marie-Madeleine, les saintes femmes, Jean, lui offrent leurs larmes et elles lui sont une compensation pour le fiel et le vinaigre, pour le mépris et la haine dont l'abreuvent ses ennemis. Et si, à sa gauche, le mauvais larron qui meurt le blasphème aux lèvres, représente tous les pécheurs endurcis, à sa droite, le larron pénitent qui proclame son innocence et implore son pardon, lui offre la consolante vision de toutes les âmes arrachées à l'enfer par son Sang rédempteur.

h) Toutefois, sa vie s'achèvera dans une suprême désolation. Avant de consommer son sacrifice, il éloigne de lui toutes les consolations. Il transfère en quelque sorte à toute l'humanité la maternité de Marie, ses tendresses, ses dévouements. Puis son Père dans les cieux le repousse, l'abandonne, parce qu'il voit en lui tous les pécheurs auxquels il s'est substitué et toutes les infamies du monde dont il s'est chargé. Ah ! elle n'est pas imaginaire cette plainte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Que signifie ce mystère ? Ah !

c'est qu'il est, par le monde, des âmes délaissées, trahies, méconnues, qui souffrent et se consument sans témoin, sans secours, sans soulagement. De ces âmes, il veut être l'exemplaire, et, afin de les encourager, lui-même renonce à toute consolation humaine et divine.

Vous le constatez, m. f. : pendant sa vie, Notre-Seigneur a constamment recherché la réparation. C'est qu'il est Dieu d'abord, et comme tel il ne peut permettre qu'on l'offense impunément. C'est qu'ensuite il est homme, et comme tel il a, ainsi que nous, un cœur sensible que la haine attriste et resserre, mais que l'amour dilate et console.

Or, ce qu'il demandait aux jours de sa vie mortelle, il supplie qu'on le lui accorde dans l'Eucharistie.

II

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour, et, par reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. C'est pour cela que je te demande de réparer... Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leurs ingratitudes, autant que tu pourras en être capable. »

Telles sont les plaintes et la prière qu'il adressait à sa pieuse servante de Paray.

C'est qu'en effet l'Eucharistie continue sa vie mortelle, sa vie apostolique et sa vie souffrante en particulier, partant ses humiliations, ses douleurs, ses tristesses. Ici, il est encore délaissé, rejeté, outragé, et dans quelles nouvelles proportions !

a) L'autel, c'est *Bethléem*. Combien sont nombreux ceux qui ne lui font aucune place dans leur vie, pour qui il est un étranger, que sa présence importune, que son service dérangerait de leurs amusements, de leurs affaires, de leurs aises ! A plus tard, à l'heure de la mort, les préoccupations du salut, le retour à Dieu ! Que le Christ repasse ! En attendant, que l'on festoie, que l'on fasse fortune, que l'on s'étourdisse !

O vous, petits et grands, ignorants ou savants, pauvres ou riches, soyez-lui d'autres bergers, d'autres Mages ! Montrez-lui qu'il compte dans votre vie, empressez-vous autour de sa Personne, adorez-le, donnez-lui les fleurs de son sanctuaire, les vêtements de ses ministres, la somptuosité de son culte.

b) L'autel, c'est *l'Egypte*. Il ne manque pas de jaloux, de perfides et de cruels qui s'inquiètent du prestige de la religion, qui s'efforcent d'en arrêter les progrès, qui menacent son Eglise, s'en prennent à l'enfance afin de tuer la foi dans ces jeunes âmes. Sauvons l'enfance, m. f.; protestons contre les lois iniques qui la soustraient à la famille ; vous, mères chrétiennes, faites retentir la société de vos cris, parce que l'on veut étouffer dans l'âme de vos chers enfants le respect et l'amour de Dieu !

c) L'autel, c'est *la vie publique*. La divinité du Christ est contestée, sa doctrine altérée, ses miracles révoqués en doute, son *Credo* tourné en dérision ; les intentions de ses ministres ou de son Eglise sont dénaturées, leurs actes suspectés, leur mission entravée. Que le cœur de chacun de vous lui soit un nouveau Béthanie où il aime à se reposer, où il trouve une amitié fidèle.

d) L'autel, c'est *la promesse réalisée* du mystère eucharistique. Sans parler, m. f., des ennemis déclarés qu'elle suscite, elle rencontre, comme autrefois, des incrédules dont l'orgueilleuse raison s'indigne. Du fond de son tabernacle, le Dieu anéanti me semble se tourner vers nous, et nous demander : « Et vous, allez-vous aussi vous retirer ? » Non, n'est-ce pas ? Soyez-lui S. Pierre, et avec l'Apôtre, protestez de votre foi, de votre inaltérable attachement : « En dehors de vous, il n'y a qu'erreur, mensonge, mort. »

e) L'autel, c'est *le Cénacle* en permanence. Mais jusqu'ici il est des profanateurs, des traîtres, des Judas. Il faut à Jésus descendre dans des cœurs souillés par le vice et livrés à son infernal ennemi ! Ah ! soyons-lui d'autres Jean : que notre amour, que nos communions ferventes lui fassent oublier l'amertume de ces outrages !

f) L'autel, c'est *Gethsémani*, avec la hideuse vision de tous les crimes, avec l'agonie sanglante, avec le perpétuel *Fiat*, mais aussi avec l'indifférence, la légèreté, l'assoupissement des Apôtres. Ici, m. f., qui de nous peut se dire hors de cause ? Qui n'a à se reprocher des fautes d'irrévérence, d'inattention, de froideur, de manque d'empressement à l'égard de l'Hôte divin ? Pendant ce temps, le méchant veille, il marche contre le Christ, il perd les âmes. Oh ! pitié pour le Sauveur en proie à la plus accablante tristesse ! Pitié pour les âmes qui se perdent ! Entendez la voix du divin Suppliant qui vous implore : « *Veillez et priez avec moi !* »

g) L'autel, c'est *le chemin du Calvaire*, le cortège formé des bourreaux, des valets, de la foule qui vomit le blasphème, pousse des cris de mort, prend plaisir à frapper la Victime. Où sont les disciples, si résolus en paroles ? Les amis se cachent, ils ont peur. Oh ! Mesdames, vous dont les devancières d'alors ont eu un si beau rôle dans la Passion, soyez encore, soyez toujours des Véroniques, des saintes femmes compatissantes, afin d'adoucir les tristesses de votre Dieu !

h) L'autel enfin, c'est *le Golgotha*, le lieu du supplice, la rencontre de tous les opprobres, la réunion de toutes les tortures, le défi suprême de l'impiété, la transfixion du Cœur de l'Homme-Dieu. Que de notre part il ne reçoive ni fiel, ni vinaigre; louons pour ceux qui blasphèment, bénissons pour ceux qui maudissent ; profitons des fruits de la Rédemption pour ceux qui les rendent inutiles ; comme Madeleine, recueillons le sang du Christ ; à l'exemple du bon larron, confessons nos fautes, et puissions-nous mériter la promesse de notre éternelle justification !

M. f., le prophète a mis autrefois sur les lèvres de l'Homme de douleurs cette plainte : « J'ai cherché quelqu'un qui s'attristât avec moi, et il ne s'est trouvé personne. » Ce ne sera pas vrai, ici du moins. Votre piété, vos ferventes réparations feront redire à Jésus cette autre parole du prophète : « Proportionnées à mes douleurs, vos consolations ont réjoui mon âme. » (Ps. XLIII, 19). Ainsi soit-il.

POUR UNE VISITE EPISCOPALE

RAPPORT D'UN CURÉ A L'ÉVÊQUE EN VISITE PASTORALE DANS UNE ANNEXE

Monseigneur,

Je remercie Votre Excellence d'avoir bien voulu faire à ma chère paroisse de F. le même honneur qu'à celle où je réside actuellement.

Elle fut le premier théâtre de mon apostolat de curé. Je n'ose pas dire, — car je dois aimer toutes mes paroisses d'un amour égal, — qu'elle reste la première dans mon affection. Mais, même si cela était, je serais bien excusable. Si je n'ai point assisté à la construction de cette église, j'en ai complété l'ornementation et j'ai eu l'honneur de la voir consacrer. J'ai baptisé presque la moitié de mes paroissiens actuels, et j'ai préparé à la Première Communion ou marié presque tous les autres.

Aussi, ce m'est une grande peine de ne pouvoir plus faire pour ce cher F., à cause de mon état de santé, ce que je faisais il y a quelques années encore. Heureusement que le zèle de mes bons paroissiens y supplée.

Je ne puis plus, le dimanche, que venir célébrer la messe. Mais grâce à notre chantre qui, des degrés de l'autel où il fut un de mes premiers enfants de chœur, est passé au lutrin qu'il n'a jamais quitté que pour aller verser son sang sur les champs de bataille, les vêpres continuent d'être chantées chaque dimanche, ainsi que les différents offices liturgiques de l'année, tels que ceux de la Semaine Sainte ou de la Toussaint. Vous n'en serez pas étonné, Monseigneur, quand je vous aurai dit qu'il est le neveu de M. le chanoine Bl. et le petit-fils d'un ancien instituteur de F., d'un de ces instituteurs chrétiens d'autrefois qui se faisaient un honneur d'être les collaborateurs de leur curé.

Une autre personne dévouée veut bien s'occuper des enfants et leur faire le catéchisme. Grâce à elle les exercices de piété ont lieu régulièrement le dimanche, en Carême, et pendant le mois de Marie.

Une sacristine non moins dévouée prend soin de notre église. Elle est aidée dans cette tâche par les jeunes filles de la Congrégation. Par leurs chants, celles-ci rehaussent la solennité de nos fêtes et leurs voix, pendant les offices, alternent avec celles des chantres. Elevées par des mères chrétiennes, je crois pouvoir dire qu'elles sont l'édification de la paroisse, et je fais des vœux pour qu'elles s'y établissent bientôt et y fondent des foyers chrétiens où se perpétueront les traditions religieuses.

Quant aux hommes et jeunes gens, ils sont tous, sinon aussi pratiquants que je le voudrais, du moins respectueux de la religion. Plus de la moitié font leurs Pâques, heureux d'imiter en cela leur Conseil municipal qui tout entier, maire et adjoint en tête, leur donne l'exemple.

Je n'ai qu'un regret, Monseigneur : c'est que j'approche du terme de ma carrière pastorale sans avoir pu, parmi les nombreux enfants que j'ai élevés, je ne dis pas trouver, car plus d'un aurait répondu à mon appel si ses parents l'y avaient encouragé, mais obtenir de ceux-ci quelques-uns de leurs enfants pour le Séminaire.

Cette paroisse a fourni à l'Eglise plusieurs religieuses, dont l'une est encore, à P., Supérieure de la Maison de retraite. Elle a fourni également d'éminents religieux, dont le cher Frère C., que connaît certainement Votre Excellence ; son frère, qui fut directeur du grand collège St-Euverte d'Orléans, et leur oncle, qui mourut Visiteur du district de Moulins. Mais voilà plus de cent ans qu'elle n'a pas donné de prêtre au diocèse, et c'est vraiment à n'y pas croire, de la part d'une paroisse aussi chrétienne. Notre cher Archidiacre, Mgr L., est venu au printemps dernier joindre ses appels aux miens, et j'espère un peu qu'ils ont été entendus.

Puissent vos encouragements et vos bénédictions, Excellence, achever ce qu'il a si bien commencé ! Je mourrai content, si, parmi les enfants que j'ai baptisés, j'en vois se lever un ou plusieurs qui continueront ma tâche et se souviendront de moi au saint autel.

SOUHAITS DE BIENVENUE D'UN MAIRE A L'ÉVÊQUE DU DIOCÈSE VENANT VISITER SA COMMUNE PRIVÉE DE CURÉ RÉSIDANT

Excellence,

Au nom du Conseil municipal qui m'entoure, au nom de tous mes administrés et au mien, je suis heureux et fier de vous souhaiter la bienvenue parmi nous.

L'église que vous venez inspecter vous est une preuve que notre commune est encore une paroisse chrétienne. Elle fut bâtie en 1893, et non contents d'en voiturer les matériaux gratuitement, les habitants de F. voulurent fournir par souscription une bonne partie des sommes nécessaires à sa construction.

Vous pouvez être sûr, Monseigneur, que nous resterons dignes de nos aïeux, et que cette belle église qu'ils nous ont léguée, nous saurons l'aimer et l'entretenir.

Puissent des temps meilleurs, que nous appelons de tous nos vœux, nous permettre de revoir un jour dans notre presbytère un curé, pour la mieux desservir ! C'est dans cet espoir que nous conservons ce presbytère, que nous continuons de l'entretenir et de le laisser à la disposition de M. le curé, qui l'a habité pendant de longues années. Quoique les circonstances aient obligé l'Administration diocésaine à lui fixer sa résidence dans la paroisse voisine, il reste *notre curé* aimant et dévoué. Puisse Dieu nous le laisser longtemps encore, jusqu'au jour, — hélas ! bien lointain sans doute, — où vous pourrez, Monseigneur, lui donner un successeur domicilié au milieu de nous !

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

CV

LES SENTINELLES DU TOMBEAU

Les mauvais pasteurs d'Israël avaient fait l'impossible pour se débarrasser de Jésus ; mais leurs intrigues devaient demeurer vaines si la religion du Christ survivait à son fondateur et détruisait les abus de toutes sortes qui leur étaient si profitables. Ils s'en rendaient parfaitement compte, et leurs craintes étaient d'autant plus vives que Notre-Seigneur avait d'avance annoncé son futur triomphe. Au cours même de son procès, on lui avait reproché d'avoir voulu détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours : ce qui était l'interprétation fausse d'une prophétie où il avait déclaré que, si l'on détruisait le temple vivant qu'était son Corps, il le réédifierait à la troisième journée. Une autre fois, aux pharisiens qui lui demandaient un signe dans le ciel, il avait répondu en parlant de Jonas, qui était demeuré trois jours dans le corps d'un monstre marin, et qui, rejeté au bout de ce temps sur le rivage, préfigurait la sortie victorieuse du Sauveur, après les heures passées dans le sépulcre. Or, une résurrection de ce genre était la consécration de

l'œuvre du Messie au regard des foules, et les Sanhédrites tenaient à s'y opposer dans toute la mesure de leur pouvoir.

I

Une fois de plus, ils recoururent à Pilate, malgré l'opposition qui régnait entre les Juifs et le gouvernement usurpateur. Ils citèrent les paroles prononcées jadis par le Rédempteur, et n'osant avouer qu'ils redoutaient une résurrection réelle, ils prêtèrent aux disciples l'idée d'une combinaison odieuse telle que seuls les scribes avaient l'âme assez basse pour l'imaginer. Ils supposèrent que les disciples risquaient de venir secrètement, pendant la nuit, retirer le corps de la tombe, le cacher en lieu sûr, et répandre ensuite le bruit que le Christ était ressuscité d'entre les morts.

Une pareille hypothèse était absolument invraisemblable. D'abord les apôtres étaient dans un état de démoralisation complète, qui les rendait bien incapables d'une invention de ce genre. Puis, ces hommes qui s'étaient enfuis de Gethsémani, qui s'étaient terrés pendant tout le temps de la Passion, manquaient évidemment de l'audace nécessaire pour perpétrer un coup si périlleux. Ensuite, comment supposer qu'ils aient essayé, pour sauver la seule réputation du Christ mort, des choses bien plus aléatoires que celles qu'ils n'avaient pas tentées pour libérer Jésus vivant ? Enfin, les disciples étaient des âmes simples et droites ; l'héroïsme ne devait se développer en eux que quelques jours plus tard, sous l'action de l'Esprit de la Pentecôte. Mais déjà les enseignements sacrés avaient porté leurs fruits en eux : ils savaient qu'on ne doit pas mentir et qu'une fraude comme celle-là eût été une faute grave. Ils espéraient d'ailleurs en la résurrection, car eux aussi se souvenaient des paroles du Maître ; si l'événement ne s'était pas produit, ils auraient reconnu qu'ils avaient eu tort de mettre leur confiance en un Messie qui finissait par les décevoir en un point capital. Mais le fait de la résurrection spontanée devait au contraire fortifier leur croyance personnelle, convaincre les peuples entiers, et faciliter leur mission prochaine. Il s'ensuit que, loin d'avoir intérêt à une mise en scène coupable et dangereuse, ils avaient, au contraire, un intérêt surnaturel à attendre passivement le miracle promis, sans faire le moindre geste qui pût en compromettre l'évidente authenticité.

Mais les Juifs, dans leur affolement, ne raisonnaient plus d'une manière lucide. Les prodiges qui venaient de se succéder autour du Calvaire avaient fini de les bouleverser et ils recouraient sottement à l'inutile protection humaine contre la toute-puissance de l'Eternel.

Pilate, qui, dans cette journée néfaste, leur avait donné tant de preuves de condescendance lâche, se laissa entraîner à leur accorder cette faveur nouvelle. Il se sentait lié par ses complicités premières et s'était trop engagé pour reculer. Contrairement aux usages, il accorda aux Sanhédrites qui vinrent lui exposer leur requête, un peloton de soldats qui veillerait autour du sépulcre, pour s'opposer à un enlèvement, jusqu'après le troisième jour. Passé ce délai, il n'y aurait plus rien à craindre : le cadavre aurait beau disparaître pour un motif quelconque, il n'en resterait pas moins avéré que Jésus n'avait pas accompli son engagement, puisqu'il n'était pas revenu à la vie dans le laps de temps qu'il s'était fixé à lui-même en présence des multitudes. Il n'y aurait donc plus qu'à le considérer comme un imposteur et qu'à ne plus parler de lui pour que sa mémoire soit vite oubliée. Mais comment les Juifs, qui avaient toujours vu Notre-Seigneur réaliser ce qu'il avait annoncé, même quand il s'agissait des faits les plus étranges, purent-ils escompter que, cette fois seulement, ils parviendraient à le prendre en défaut ?

II

D'après les ordres du Procurateur, des légionnaires furent donc mis à la disposition du Sanhédrin. Ils étaient armés, comme toutes les fois qu'une troupe se trouve en service commandé, et en nombre suffisant non seulement pour cerner le sépulcre, mais encore pour assurer la relève pendant une faction qui devait durer plusieurs journées. Les chefs les disposèrent de la façon la plus apte à éviter toute surprise. Toutes les précautions furent déployées pour qu'aucun événement suspect ne puisse se produire. Dans la pensée des Juifs et des Romains, ces mesures, minutieuses autant qu'anormales, devaient servir à abattre le dernier espoir de la religion naissante. Mais dans la pensée de Dieu qui se rit des faibles calculs humains, elles étaient destinées au contraire à souligner l'importance du fait inouï qui allait arriver.

Elles commencèrent par éveiller la curiosité de la population de Jérusalem, qui n'y était pas accoutumée, et qui se remit ainsi en mémoire les prédictions du Sauveur sur le prodige qui suivrait sa mort. Mais surtout elles contribuèrent admirablement à authentifier la résurrection. Si le tombeau avait été laissé seul et abandonné, on aurait pu, après l'événement, concevoir quelques doutes. C'est alors qu'il eût été possible, sans trop d'invraisemblance, d'incriminer le zèle outré de quelques fanatiques, faisant disparaître le cadavre, soit dans le but de le conserver comme une précieuse relique, soit pour justifier les paroles jadis prononcées en public. Mais dès lors que le tombeau ne cessa pas une minute d'être entouré par un cordon de sentinelles, une hypothèse de ce genre devenait insoutenable. Elle aurait supposé, en effet, la complicité des hommes de garde. Or ceux-ci étaient des citoyens ou des sujets de Rome, hostiles au peuple juif qu'ils méprisaient en masse, sans faire entre eux aucune distinction de secte ; et de plus ils étaient païens ou incroyants, de sorte qu'ils n'avaient aucune tentation de violer leurs consignes pour favoriser une doctrine qui leur demeurait complètement étrangère.

Ils devaient d'autant moins céder à des séductions, même appuyées par l'offre de fortes sommes d'argent, qu'ils n'ignoraient pas les châtiments auxquels ils se seraient exposés si leur complicité, même tacite, avait été découverte. Il ne s'agissait de rien moins que de la peine de mort.

Ajoutons que les zélateurs qui auraient comploté un enlèvement auraient eu à obtenir le concours non pas seulement de tel ou tel soldat isolé, mais du détachement tout entier, qui aurait d'autant plus refusé de se laisser acheter qu'une trahison ou une indiscrétion d'un seul de ses membres aurait amené la condamnation de tous.

Grâce aux princes des prêtres et à leurs amis, toutes les preuves s'accumulaient donc que nulle puissance humaine n'était capable, ni par violence, ni par ruse, ni par séduction, de tirer le Christ de son tombeau. C'était là ce que, malgré eux, l'Eternel avait voulu.

III

La première soirée et la première nuit de garde s'écoulèrent sans incidents. Il en fut de même de la journée du samedi et de la nuit qui suivit, et les légionnaires se réjouissaient sans doute déjà de voir approcher la fin de leur fastidieuse corvée, qui bientôt deviendrait enfin inutile. Mais l'aurore du dimanche de Pâques commença à briller dans les cieux. Alors, il se produisit un grand tremblement de terre, aussi formidable, aussi extraordinaire que celui qui avait eu lieu le vendredi précédent, à la minute même où Jésus rendait l'âme. Une vision éblouissante terrifia les gardiens : un ange dont « le visage était comme l'éclair et les vêtements comme la neige, » fulgura devant leurs yeux. Ils auraient dû se précipiter vers lui, essayer de l'appréhender ; mais une force surnaturelle paralysait leurs mouvements et les clouait sur place comme morts. Ils étaient littéralement stupéfaits et hors d'état d'agir. Si quelqu'un, parmi eux, avait fait partie du peloton qui, dans la soirée du Jeudi Saint, avait arrêté Jésus dans le jardin des Oliviers, il dut alors se souvenir qu'un phénomène analogue s'était déjà produit à ce moment-là. Le Christ, avant de se laisser saisir, avait manifesté sa puissance et il ne s'était docilement livré qu'après avoir bien démontré qu'il s'offrait à la mort volontairement. A l'heure de sa revanche suprême, il tenait de nouveau en échec ceux qui portaient les armes invincibles de l'Empire, et il les maintint impuissants aussi longtemps qu'il le jugea bon. Lorsque les légionnaires, libres enfin de leurs mouvements, purent s'approcher de la tombe, celle-ci était grande ouverte ; la pierre qui en masquait l'entrée avait été déplacée, et la chambre funéraire était vide. Comme toujours, Dieu avait eu le dernier mot.

IV

A l'annonce de cette nouvelle, désastreuse pour eux, les princes des prêtres furent saisis d'émoi. Ils furent avertis, bien avant le reste de la ville, par quelques-uns des légionnaires qui accoururent chez eux. Cette circonstance leur permit de concevoir une dernière espérance ; puisque le public ignorait encore tout, ne pourrait-on pas lui présenter une version falsifiée qui enlèverait toute importance à l'événement ? Le seul fait que les chefs d'Israël aient pu accueillir une telle pensée démontre leur foncière hypocrisie. Mais nous savons déjà combien leur conscience était pervertie. Ni la vérité ni la foi ne comptaient pour eux, surtout quand elles étaient mises en balance avec leurs intérêts et leur ambition.

Le plus urgent était de s'entendre avec leurs complices pour fixer les lignes principales de la fable qui duperait le peuple. Le Grand Conseil se réunit donc en toute hâte, et, après délibération, on décida de faire venir les soldats de garde. On en avait le droit légal, puisque le Procurateur les avait mis à la disposition du Sanhédrin. Mais ce qui fut abominable, ce fut la proposition qu'on leur soumit. Pour les bien disposer, les chefs religieux leur offrirent d'abord beaucoup d'argent. Cette générosité insolite dut stupéfier les pauvres militaires, qui s'attendaient au contraire à être accablés de reproches, sinon cruellement châtiés pour une affaire dont, néanmoins, ils n'étaient nullement responsables. Mais ils allaient apprendre tout de suite, s'ils ne le savaient pas déjà par d'autres expériences, que les avances des Juifs ne sont jamais gratuites. En retour de la clémence dont on faisait preuve en leur pardonnant de n'avoir pu empêcher la Résurrection, on leur demanda de s'accuser eux-mêmes et de raconter partout que, pendant la nuit, ils s'étaient endormis et que les disciples avaient profité de ce moment pour s'emparer du cadavre de Jésus.

Ce mensonge n'allait pas sans un inconvénient redoutable. Si le gouverneur apprenait par la rumeur publique cette histoire, — et cela ne pouvait guère manquer, — il sévirait avec une rigueur implacable contre les légionnaires. De nos jours encore, où les mœurs se sont singulièrement adoucies, le rôle de la sentinelle est considéré, dans toutes les armées, comme si important que celle qui est surprise endormie à son poste est passible de sanctions sévères, qui peuvent aller jusqu'à la peine de mort lorsque la faute est commise en face de l'ennemi. Les soldats romains se trouvaient menacés de la bastonnade et de la mort. Mais les prêtres avaient prévu l'objection : « Si le gouverneur l'apprend, dirent-ils, nous le persuaderons et nous vous mettrons en sûreté. » Ils comptaient certainement avouer la vérité à Pilate, puis le corrompre par l'argument financier auquel nul envoyé romain n'était insensible, afin qu'il autorise ses légionnaires à accréditer la légende.

Les soldats le sentirent si bien qu'ils acceptèrent l'infâme marché. Ils se mirent à répéter partout la leçon qui leur avait été apprise, sans remarquer qu'elle contenait une contradiction flagrante que S. Augustin a relevée avec autant d'humour que de vigueur. De deux choses l'une, en effet : ou les gardiens dormaient quand le corps avait disparu, ou ils étaient éveillés. Dans le premier cas, comment avaient-ils pu s'apercevoir de l'enlèvement ? Et dans le second, pourquoi ne s'y étaient-ils pas opposés ? Puisqu'ils affirmaient la première hypothèse, ils ne pouvaient être crus par aucune personne douée d'un peu de réflexion.

Mais telle est la crédulité humaine, surtout quand les passions la renforcent encore, que de nombreux Juifs acceptèrent cette explication incohérente et qu'ils la répandaient encore à l'époque où fut composé l'Evangile de S. Mathieu.

CVI

LES ANGES DE LA RÉSURRECTION

Ce fut un ange qui, au moment fixé par la Volonté suprême, roula la pierre du sépulcre où avait reposé Notre-Seigneur. Ce furent deux anges qui reçurent la mission d'apprendre, peu après, aux saintes femmes, la gloire du Christ ressuscité. Mais avant de raconter en détail leur rôle dans le triomphe de Pâques, il est nécessaire de donner quelques indications sur le tombeau où se déroula la scène et sur la façon dont Notre-Seigneur y fut déposé.

I

Dans la plupart des pays, aux époques anciennes, l'usage avait prévalu d'incinérer les morts, et les quelques cendres qui résultaient de l'opération étaient conservées dans des urnes de terre cuite ou de marbre. Cette coutume, très générale à Rome et en Grèce, n'avait pas été acceptée par les Juifs, qui restaient fidèles à la tradition d'enterrer leurs défunts. Il y avait bien, de ci de là, quelques terrains de sépulture ; mais ils étaient surtout destinés aux es-

claves, aux pauvres, aux étrangers, en un mot à ceux qui n'avaient pas de famille pour recueillir leurs restes ou dont les familles étaient trop peu aisées pour se procurer un caveau particulier. C'est ainsi que l'argent rejeté par Judas dans le Temple après sa trahison, fut destiné par le Conseil des prêtres à acquérir un cimetière commun, à l'usage des étrangers, qui fut appelé Haceldama. Dès que l'on était un peu riche, on tenait à honneur de posséder sa sépulture spéciale, qui était généralement établie au sein même de la propriété dont on était le maître. Si curieux que cela puisse paraître, cette coutume se conserve encore, çà et là, par exemple dans certaines régions des Cévennes où les protestants font assez souvent établir les tombes de leurs parents au milieu de leurs domaines.

Les environs de Jérusalem étaient, ainsi que tous ceux des grandes villes, parsemés de monuments funéraires et il s'en trouvait précisément un, qui n'avait encore jamais été utilisé, sur le Calvaire, à quelques pas de l'emplacement où fut crucifié Notre-Seigneur. Il était creusé dans le rocher, comme c'était l'habitude, et pour que de sombres images ou des émanations pénibles ne vinssent pas troubler la quiétude des vivants, il était, à l'instar de tous les autres, fermé à l'aide d'une énorme dalle de pierre.

Après la mort de Jésus, ses fidèles ne purent se résoudre à laisser le divin Corps exposé en plein air aux bêtes de proie, suivant la règle appliquée aux cadavres des suppliciés. Parmi les amis du Seigneur, il s'en trouvait un qui ne le fréquentait qu'en cachette, parce que, membre du Sanhédrin et fort riche, il craignait la persécution de ses collègues : il s'appelait Joseph, originaire d'un pays appelé Arimathie, que l'on n'a pas encore identifié absolument, mais qui semble bien être le même que la cité de Ramiseh, sur la route de Jérusalem à Jaffa. Cet homme vint sur le Calvaire et conçut un dessein courageux. Les corps des condamnés appartenant à la justice, on ne pouvait ensevelir le Rédempteur sans une autorisation de Pilate. Joseph d'Arimathie se dévoua pour solliciter cette faveur. Son acte était doublement méritoire : d'abord parce qu'il le dénonçait ouvertement comme un sectateur du Galiléen, puis parce que, du point de vue humain, il y avait quelque chose de profondément humiliant, pour un personnage de cette importance, à présenter une pareille requête en faveur d'un homme misérable, et, à ce moment déconsidéré. Joseph, cependant, n'hésita pas. Il se rendit auprès du Procurateur, qui se montra d'abord très surpris que le décès fût survenu aussi vite. Redoutant peut-être quelque supercherie, Pilate fit appeler le centurion qui avait été de garde pendant l'exécution, afin de savoir si le condamné était réellement mort. Pleinement rassuré par ses réponses, il délivra la permission demandée.

Mais pour que sa condescendance devînt efficace, il importait d'agir au plus vite. Le soleil, en effet, commençait à décliner. Aussitôt qu'il aurait atteint l'horizon, commencerait le grand repos de chaque semaine, que l'on appelait le sabbat et qui durait depuis le vendredi soir jusqu'au coucher du soleil du samedi. Chacun connaît l'importance extrême que les Juifs attachaient à cette prescription, qui avait était portée par Moïse lui-même. La violation de ce repos légal et sacré eût entraîné les pires périls pour ses auteurs, surtout en un moment où le peuple était si surexcité contre les partisans de Jésus. Il ne restait donc, si l'on voulait avoir fini assez tôt, que très peu de temps pour descendre le corps de la croix et le mettre dans un lieu convenable. Ce fut ce motif qui décida Joseph, ainsi que les saintes femmes qui coopéraient à sa bonne œuvre, à placer Notre-Seigneur dans le tombeau tout proche qui s'offrait à eux.

II

Il ne pouvait, d'ailleurs, être question que d'une sépulture provisoire. Un ensevelissement selon les règles eût demandé beaucoup de cérémonies trop longues pour pouvoir être accomplies en l'occurrence. Les rites funéraires, chez les Juifs comme dans l'Orient tout entier, étaient compliqués et minutieux. Ils ne pouvaient pas s'effectuer le jour même du trépas, car, bien souvent, ils devaient être précédés de l'embaumement du corps, opération qui exigeait beaucoup de dextérité et de patience. On se borna donc, faute de mieux, à rouler le cadavre de Notre-Seigneur dans des linceuls étroitement serrés, et à le déposer dans le caveau, en l'entourant d'une grande quantité de ces aromates : myrrhe, aloès et bien d'autres, que l'on employait généralement pour empêcher ou au moins retarder la décomposition. Marie-Madeleine et ses pieuses compagnes se proposaient d'ailleurs de revenir, aussitôt le sabbat terminé, pour achever leur pieux travail.

C'est ce qu'elles firent. Dès le matin du dimanche, elles se mirent en route vers le Calvaire, apportant avec elles de nouveaux parfums. Mais en chemin, une crainte les saisit : elles se demandent qui déplacerait l'énorme pierre de l'entrée, qu'elles étaient trop faibles pour mouvoir, et qui empêchait de parvenir dans la crypte ? Elles continuèrent cependant leur chemin, se fiant sans doute à la Providence pour vaincre cette difficulté. Et la Providence répondit à leurs vœux, mais d'une façon qu'elles n'avaient osé espérer.

Quand elles furent à proximité du tombeau, elles s'aperçurent qu'un ange, éclatant de blancheur, veillait à l'entrée. Dieu lui-même l'avait envoyé pour accomplir une tâche que, pour diverses raisons, les saintes femmes n'auraient pu mener à bien. D'abord elles auraient été arrêtées par des sentinelles ; puis, à supposer qu'on leur eût permis de rester près du caveau, elles n'auraient pu, sans enfreindre une loi sévère, briser les scellés que le Sanhédrin y avait fait apposer dès la première heure, afin d'empêcher qui que ce fût de pénétrer dans le caveau ; enfin, comme elles le pensaient, elles n'auraient pas été assez fortes pour remuer la lourde dalle. Mais tous ces obstacles disparaissaient, grâce à la présence du messager divin.

L'angélique et terrifiante apparition avait frappé de stupeur les soldats qui, revenus à eux, s'étaient empressés de disparaître ; les sceaux officiels de l'autorité judaïque n'avaient pas à être respectés par la souveraineté du ciel ; et, par la vertu d'En-Haut, la pierre sépulcrale, rejetée sur un côté, laissait béante le seuil de la chambre funèbre. Il est, du reste, tout à fait dans l'ordre des choses saintes qu'un ange ait été chargé de cette mission. Les anges, purs esprits qui environnent le trône de l'Eternel, sont à la disposition de leur Roi suprême pour exécuter ses ordres, partout où il lui plaît de les envoyer. Quelle fonction pouvait être plus glorieuse pour eux que de participer, quoique d'une façon un peu secondaire, à la grande merveille de la Résurrection ? D'autre part, il convenait que le concours apporté au Christ